



Laissez-la évanouie, continua l'artiste. — Page 271, col. 2.

comme vous pleurez, monsieur le comte... mais je pense à l'autre, ajouta Billot, et je ne pleure pas.

— A l'autre! que voulez-vous donc dire? demanda Charny.

— Attendez, dit Billot, nous y arrivons... Pitou était donc venu à Paris, et il m'avait dit deux mots qui m'avaient prouvé que c'était, non plus ma moisson qui courait des risques, mais mon enfant; que c'était, non pas ma fortune qui allait être détruite, mais mon bonheur! Je laissai donc le roi à Paris, puisqu'il était de bonne foi, à ce que me disait monsieur Gilbert, toutes choses ne pouvaient pas manquer d'aller au mieux, que je fusse là ou que je n'y fusse pas, et je revins à la ferme. Je crus d'abord que Catherine n'était qu'en danger de mort : elle avait le délire, une fièvre cérébrale, que sais-je, moi?... L'état dans lequel je la trouvais me rendit fort inquiet, d'autant plus inquiet, que le docteur me dit qu'il m'était défendu d'entrer dans sa chambre qu'elle ne fût guérie; mais ne pouvant entrer dans sa chambre, pauvre père au désespoir, je crus qu'il m'était bien permis d'écouter à sa porte. J'écoutai donc. Alors, j'appris qu'elle avait failli mourir, qu'elle avait la fièvre cérébrale, qu'elle était presque folle enfin, parce que son amant était parti! Moi, j'étais parti aussi un an auparavant, et, au lieu de devenir folle de ce que son père la quittait, elle avait souri à mon départ... Mon départ ne la laissait-il pas libre de voir son amant! Catherine revint à la santé, mais non pas à la joie; un mois, deux mois, trois mois, six mois se passèrent sans qu'un seul rayon de gaieté éclairât ce visage, que mes yeux ne quittaient pas. Un matin, je la vis sourire, et je tremblai : son amant allait donc revenir, puisqu'elle avait souri... Le lendemain, un berger qui l'avait vu passer m'annonça que, le matin même, il était arrivé. Je ne doutai point que le soir de ce jour-là il ne fût chez moi, ou plutôt chez Catherine. Aussi, le soir venu, je chargeai mon fusil à deux coups, et je me mis à l'affût.

— Billot! s'écria Charny, vous avez fait cela?...

— Pourquoi pas? dit Billot; je me mets bien à l'affût pour tuer le sanglier qui vient retourner mes pommes de terre, le loup qui vient égorger mes brebis, le renard qui vient étrangler mes poules, et je ne me mettrais pas à l'affût pour tuer un homme qui vient m'enlever mon bonheur, l'amant qui vient déshonorer ma fille?

— Mais, arrivé là, le cœur vous faillit, n'est-ce pas, Billot? dit vivement le comte.

— Non, dit Billot, pas le cœur, mais l'œil et la main... Une trace de sang me prouva cependant que je ne l'avais pas manqué tout à fait. Seulement, vous le comprenez bien, ajouta Billot avec amertume, entre un amant et un père, ma fille n'aurait pas hésité... Quand j'entrai dans la chambre de Catherine, Catherine avait disparu.

— Et vous ne l'avez pas revue depuis? demanda Charny.

— Non, répondit Billot; mais pourquoi la reverrais-je? elle sait bien que si je la revoyais je la tuerais!

Charny fit un mouvement, tout en regardant la puissante nature qui posait devant lui avec un sentiment d'admiration et de terreur.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

ADELINÉ PROTAT

PAR HENRI MURGER.

Lazare salua rapidement son confrère, et continua sa route. Comme il descendait, s'aidant de son bâton ferré, l'une des pentes ravineuses qui conduisent dans la gorge voisine, il aperçut un autre peintre qui émondait avec une serpe les bas rejets d'un chêne posé en travers du chemin, au-dessus duquel son feuillage s'étendait comme un pont de verdure. — Que diable fait donc ce monsieur avec sa serpe? se demanda Lazare. Est-ce qu'il échenille les arbres? — Au même instant,

il entendit un craquement dans la membrure du chêne, et une branche détachée du tronc roula sur le sol avec fracas. — Est-ce assez comme cela? criait le peintre à la serpe en se tournant du côté où l'un de ses confrères, une main abaissée sur les yeux, semblait de loin examiner l'effet produit par cette taille.

— C'est assez, répondit-il.

Lazare, qui s'était approché de lui, demanda naïvement la raison de cette mutilation dont il ne comprenait pas le motif.

— Ce chêne est d'un très-beau style, comme vous pouvez le voir, répondit le paysagiste; mais il y avait une branche d'un dessin malheureux. C'était comme un membre cassé qui pendait le long du corps. Nous l'avons amputé; aussi vous voyez comme il a gagné. On dirait un des hôtes majestueux de la forêt de Dodone.

— Mais, monsieur, lui dit Lazare, nous sommes dans la forêt de Fontainebleau et pas à Dodone. Si cette branche vous déplaisait, il fallait ne point la couper et la laisser pour les autres. — Une dernière surprise l'attendait à l'endroit même où il fut s'installer. Deux autres élèves de cette école grecque étaient occupés à faire la toilette d'une masse de rochers. L'un armé d'une petite raclette, enlevait les végétations moussues, si riches de couleur quand le soleil les a brûlées, et qui étincellent comme des écrins lorsque la pluie les arrose. A l'aide d'un petit balai, le second paysagiste repoussait au loin les débris de cette tonte. Lorsque les deux rochers apparurent aux regards, privés de leur épaisse et verte fourrure, avec leur couleur grise et leurs angles nus, les deux paysagistes se frottèrent les mains avec une satisfaction apparente. Lazare s'informa auprès d'eux de la raison qui les avait fait agir ainsi. On lui répondit que c'était pour mieux apprécier le style des blocs qui disparaissaient sous la mousse. Cette raison partait du même principe : c'était le dédain absolu de la variété et de la vérité dans la nature, sacrifiées à la recherche d'une forme exclusive.

— Mais, dit Lazare à ses deux voisins, tout à